

LA RÉVOLUTION, MODE D'EMPLOI. LECTURE
DE *LA LUTTE FINALE*¹, ROMAN DE CONRAD DETREZ

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ

Universidad de Extremadura

Resumen

La escritura de Detrez, efectiva, seductora y casi filmica, se desliza por el filo de la navaja entre lo descabellado y el hiperrealismo.

Con humor y una agudeza crítica extraordinaria, la pluma-bisturí de Detrez crea y disecciona personajes y situaciones a través de los cuales aborda temas como la amistad, la sexualidad, la vida cotidiana en las chabolas, las ideologías revolucionarias con sus dogmas, sus ritos y sus funcionarios, etc., que tienen mucho que ver con su propia biografía.

Palabras clave: Conrad Detrez, novela, revolución.

Abstract

Detrez's writings are effective, enchanting, and close to cinema, gliding along like an edgy tool between the bizarre and hyper-real.

With humour and excellent wit, Detrez's scalpel-pen dissects characters and situations through which such topics as friendship, sexuality, everyday marginal life, revolutionary ideals, rituals and civil servants, are embraced. All having to do very much with his own life.

Keywords: Conrad Detrez, novel, revolution.

Le roman de Detrez, construit comme un film avec de courtes séquences —au total 18— se caractérise par la prééminence du regard, à la façon d'une caméra qui promène son objectif sur des paysages, situations et personnages.

¹ Conrad Detrez, *La lutte finale*, Balland, 1980. Toutes nos citations se rapportent à cette édition.

Nous avons déjà parlé, dans un article précédent², des rapports existant entre la biographie et l'œuvre littéraire de Detrez. Il est indéniable que le roman dont il est ici question est imprégné des passions de l'auteur: le Brésil, les bidonvilles, les luttes contre la dictature... mais aussi le sexe, sa vision du monde, etc. Il ne faut pas oublier une longue phrase tirée de *Les Noms de la Tribu* et qui expliquerait à la perfection les rapports de Detrez avec la révolution et la littérature:

«Une saison de ma vie se clôturait, vécue sous le signe de l'action. Une autre s'ouvrait, marquée du sceau de l'écriture. Tel un arbre, une écorce nouvelle me naissait. L'enveloppe était littéraire. Elle entourait l'écorce politique; elle ne le détruisait point. Avec le temps, les deux enveloppes allaient se fondre. Le cœur de l'arbre, lui, ne changeait pas. La même sève y coulait que je nomme le rêve»³.

Voilà la couleur. Mais ne nous trompons pas car événements, personnages, situations sont tous tamisés par l'imaginaire. Sur un fond de manque de justice et de liberté notre auteur va placer des personnages tragi-comiques, dans leur devenir d'habitants de taudis, puis de taulards, ensuite de réfugiés politiques, puis d'évadés, finalement de héros à leur insu.

Bref, une révolution qui se regarde dans des miroirs déformants. Le roman de Detrez, loin d'être un roman idéologique est plutôt une fête de l'ironie. Un roman qui peut gêner beaucoup de lecteurs: les bien-pensants de la morale et de l'ordre établi —parce que le récit de Detrez est foncièrement amoral et parfois brutal surtout du point de vue de la sexualité (la seule consolation des laissés-pour-compte)—, et les bien-pensants ou orthodoxes de la révolution —l'ordre à établir—: marxistes, léninistes, maoïstes...

Peut-on penser que le roman de Detrez est manichéen dans le sens où les exploités sont toujours les bons et les exploités toujours les méchants? Pas du tout, le bien et le mal sont parsemés un peu partout mais, de préférence, Detrez fait son choix pour les déshérités.

Le sexe —je ne dirai pas l'amour— et la révolution sont les deux leit-motifs de nos héros (!): Mambo et Populo José qui sont les protagonistes d'une très belle amitié. Ils seront unis jusqu'à la mort et au-delà de la mort.

Au passage Detrez critique impitoyablement les idéologies avec leurs dogmes et leurs fonctionnaires, ainsi que tous les rites et cérémonies qui les entourent.

² Lecture de *La guerre blanche*, un roman de Conrad Detrez. In *Cuadernos de Filología Francesa*, Cáceres, Servicio de Publicaciones de la Uex, n° 14, 2003, pp. 163-180.

³ Conrad Detrez, *Les noms de la tribu*, Seuil, 1981, p. 119.

Nous allons focaliser notre lecture sur quelques points qui attirent notre attention: l'amitié, la révolution, l'aspect cinématographique du roman, les noms propres. Evidemment, nous laissons dans l'ombre d'autres sujets comme la sexualité dont on ne fera que des allusions, mais qui mériterait à elle seule une analyse.

L'amitié

L'amitié est l'un des sujets que Detrez affectionne le plus. «*Ludo* est évidemment le livre de l'amitié enfantine» dit André-Joseph Dubois dans sa lecture de *Ludo*⁴. Dans *L'herbe à brûler*⁵, ce sont d'abord Rodrigo et plus tard Fernando les personnages qui vont incarner la valeur de l'amitié dans tous les registres possibles: initiateurs, complices, co-aventuriers, collègues... Dans *Les plumes du coq*⁶ ce sera Victor qui jouera le rôle de l'ami. «*Ludo*, Victor ou Rodrigo, dit André-Joseph Dubois, le même personnage tricéphale»⁷. Mais l'auteur qui vient d'être cité ne fait aucune allusion à Mambo, alors que nous croyons que ce personnage manchot de *La lutte finale* est encore plus riche et paradigmatique que les autres. La lutte finale est un véritable traité de l'amitié, où l'on trouvera toute une gamme de sentiments et de rapports: de l'égoïsme le plus primitif à l'altruisme presque missionnaire, de l'indifférence à l'attachement presque maternel, de l'abject au sublime, de la pire vulgarité à une délicatesse presque féminine...

Mais voyons de plus près ce qui provoque dans la lecture du roman une attirance émouvante, poignante. Le sentiment qui domine dans cette amitié est celui de la tendresse pataugeant au milieu de la misère physique et morale la plus effrayante.

Le protagoniste nous raconte son dévouement pour le manchot et un peu pour tout le monde. Voici la prière-méditation d'un saint sans Dieu: «S'occuper d'un ami manchot, certains jours, qu'il me pardonne, ça m'ennuie. [...] En ce moment, ça va, je suis chômeur, j'ai le temps. Mais quand même j'ai l'impression qu'il abuse. Lui laver le visage, le cou, les aisselles, parce qu'il fait chaud et qu'il sue; lui éponger la poitrine et le dos, le nourrir, le faire pisser, ça m'épuise»⁸.

Mais notre saint protagoniste a l'habitude d'accueillir tout le monde et cela lui pose de véritables problèmes. C'est le cas d'une vagabonde: «J'ai eu toutes les peines du monde à tirer la vagabonde de mon lit. Plus tard elle a

⁴ Conrad Detrez, *Ludo*, Bruxelles, Labor, 1988, p. 174.

⁵ Conrad Detrez, *L'herbe à brûler*, Calmann-Lévy, 1978.

⁶ Conrad Detrez, *Les Plumes du coq*, Bruxelles. Labor, 1995.

⁷ In *Ludo*, p. 168.

⁸ *La lutte finale*, p. 27.

réapparu grosse de huit mois [...] Son enfant est mort-né. Elle se fait faire un autre tous les dix mois. Chaque fois le bébé naît avant terme et passe du ventre à la fosse»⁹. Cette dernière phrase nous rappelle *En attendant Godot*¹⁰, pièce de théâtre de Beckett.

Mambo et Populo José se sont connus lors des affrontements d'une manifestation: «C'est alors que j'ai vu, étendu devant moi dans le caniveau, le manchot». Il l'amène chez lui. Le manchot lui parle de la lutte finale pour la victoire du prolétariat, mais il ne se sent pas concerné: «Dans une guerre je me serais arrangé pour être brancardier». Aucune conscience politique ou révolutionnaire ne semble inquiéter notre personnage. Mais en même temps il fait preuve d'une lucidité extraordinaire et d'une sagesse naturelle sans égal: «La vagabonde vient pleurer devant ma porte comme si j'étais le père de ces avortons: Son chantage dure depuis quatre ans. Mes voisins commencent à jaser. Cependant je ne cède pas. Je refuse de procréer. On se bouscule déjà suffisamment dans le bidonville, dans la banlieue, sur les avenues et les plages. Et on fait la queue, les heures durant, à la porte des usines, aux arrêts d'autobus, au marché. Les enfants pullulent, les hommes et les femmes se tuent à chercher une pierre où s'asseoir, un endroit où chier, une place au soleil. Je ne balancerai pas un humain de plus dans la fourmilière. Même par mégarde. D'ailleurs j'enfile le monde par derrière»¹¹.

Une baraque. Un bidonville. Une baraque dans un bidonville. C'est la demeure de nos héros. Ils se réunissent pour lire ensemble un livre caché sous le plancher. On est en état de siège. Pour Mambo le savoir a quelque chose de magique et ils lisent le seul livre à leur portée: *Commentaires sur l'Histoire de la Patrie*, un ouvrage qui dit des choses comme: «Le blanc friselis des dentelles qui bordent la cape de la reine dessinaient autour d'elle comme un tremblement de l'air: Son fils, l'agréable et jeune prince Pedro, regardait cette terre où ils abordaient. Les princesses, serrées dans leurs jolies robes à paniers, tenaient, ouvertes au-dessus de leurs chapeaux, des ombrelles [...]»¹². Ils sauront plus tard que la lecture d'un tel livre était aliénante. On en parlera.

Mambo joue donc le rôle d'initiateur intellectuel et révolutionnaire du protagoniste. Peu à peu il contribue à la prise de conscience de Populo dans sa situation d'opprimé.

⁹ *Ibidem*, p. 29.

¹⁰ Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Minuit, 1951, p. 126: «Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau»

¹¹ *Ibidem*, p. 29.

¹² *Ibidem*, pp. 19-20.

Mambo fera appel à des professionnels de la révolution. Ce sont des étudiants qui vont leur recommander et/ou imposer des livres pour qu'ils puissent s'instruire comme il faut: *Que faire* de Lénine et *La révolution sexuelle* de W. Reich.

Pour sa part Populo est le guide —non pas d'un aveugle mais d'un manchot— et le soutien matériel de Mambo. Il sera le pilote de la caisse à roulettes de Mambo lorsque celui-ci trouvera un travail comme vendeur d'allumettes. Ce qui devient symbolique puisqu'il sera le déclencheur de petits feux révolutionnaires.

L'endoctrinement intellectuel par la lecture ne servira pas à grand chose. D'ailleurs ils ne comprennent rien à ce qu'ils lisent. Le narrateur devient révolutionnaire par la force des choses et lorsqu'il éprouve dans son propre corps les marques de l'oppression: Les coups, les brûlures de cigarettes (faut sentir sur le gland du sexe), ça crie vengeance: je me vengerai [...] Après cela ma vie, que vaut-elle encore? Je suis redevenu pareil à Mambo: libre d'endurer ou de clamecer. J'endurerai, comme mon ami: pour tuer. Nous avons d'abord dressé la liste de ceux qui avaient souffert autant que nous. C'est ainsi qu'on recrute les meilleurs révoltés¹³.

Après la théorie vient la pratique révolutionnaire. Ils s'engagent avec les étudiants pour la première opération de commando qui consiste à attaquer la maison des frères Jandarque: «Supprimer les indicateurs nous apparaissait comme la première tâche; c'était retirer à la police les appuis qu'elle comptait sur place».

Ce sera un grand échec. Ils seront arrêtés et finalement après le procès des «Insurgés du Morne du Trou», condamnés: «Nos trente-quatre camarades animaux indemnes ou blessés se sont vu infliger des peines de vingt ans de prison: Le dénommé Mambuco Juca, dit Mambo, et moi, son lieutenant, Populo José, on nous a condamné à mort¹⁴».

Ils commencent alors un long périple: ce sont les oubliettes, les travaux forcés, le bagné... et finalement exilés dans un pays d'asile en échange d'un otage pris par ses anciens camarades révolutionnaires.

Dans ce pays imaginaire —Djezaïr— ils vont vivre des moments de bonheur. A l'hôtel où ils sont logés, ils découvrent «une merveille, objet de luxe, la chose qui, dans les appartements des gens aisés, rend l'existence si belle, vous réjouit, vous captive: le robinet. Nous l'avons essayé tout suite. Nous avons tendu, sous le jet d'eau, nos mains, nos bras, notre tête [...] Avec l'eau de notre robinet on s'est douchés, frictionnés. Le manchot s'est fait asper-

¹³ *Ibidem*, pp. 93-94.

¹⁴ *Ibidem*, p. 109.

ger. On s'éclaboussait, on rigolait. Dans les bidonvilles de Guanabara l'eau est plutôt rare. [...] Nous sommes donc restés toute la journée à contempler le robinet, à le tripoter, lui faire cacher son eau si propre et si abondante au centième jet qu'au premier. Faut-il ajouter qu'après ces ébats le soir venu, on a dormi, tranquilles comme des riches? Tout nus, le corps frais, pareils à ceux des bébés glissés entre des draps très blancs, on se sentait bien, on appartenait désormais à une autre classe»¹⁵.

Mais un robinet ne fait pas le bonheur. Ce qui avait commencé comme un rêve de bonheur: «Je croyais rêver. De ma vie je n'avais jamais pénétré dans une si somptueuse demeure [...] Cette fois, mon vieux, c'est le bonheur»¹⁶. Et qu'en plus, au Djezaïr «on ne se battait plus, les sous-développés se développaient, tout le monde portait des chaussures»¹⁷, tourne au vinaigre: Dans ce pays d'utopie, apparemment il n'y a pas de femmes. Beaucoup de robinets, beaucoup de discours, de meetings... mais pas de femmes. L'hôtel est plutôt une «caserne» et «loin de notre bidonville, nous n'étions rien: Sur cette terre de Djezaïr on se sentait de trop, on attendait on ne savait plus quoi. En tout honneur nous nous emmerdions»¹⁸.

Ils décident donc de s'évader et ils embarquent clandestinement à bord d'un cargo en partance pour Guanabara. Ils passent, cachés dans la soute du bateau, une «interminable nuit» et c'est là qu'ils ont une expérience commune très particulière: Est-ce réel, est-ce du rêve? Assoiffés de sexe, on leur envoie: une créature?, un ange?, une personne?, un mousse?, une fille?, une passagère? il?, elle?... ce sont les mots qui apparaissent dans le texte. Est-ce plutôt le mythe de l'androgynie qui y est évoqué? Il s'agit d'un être muet, sans parole, mais «son silence nous a permis d'approcher cet ange facile, ami du noir, sans nous lasser, sans nos dégoûter. Avant tout il nous a permis de rêver. Jusque-là, dans l'amour, mon imagination ne s'était vraiment éveillée»¹⁹.

Lorsqu'ils arrivent devant la patrie retrouvée: «Que c'est beau! que c'est beau!... faisait Mambo essuyant ses larmes [...] J'avais l'impression revenant au pays, de revenir au monde. [...] Maintenant la beauté du monde nous suffisait»²⁰.

Des amis toujours unis pour le meilleur et pour le pire.

¹⁵ *Ibidem*, p. 122.

¹⁶ *Ibidem*, p. 118.

¹⁷ *Ibidem*, p. 126.

¹⁸ *Ibidem*, p. 132.

¹⁹ *Ibidem*, p.142.

²⁰ *Ibidem*, p. 146.

Pour échapper aux contrôles de la police ils se jettent à la mer, mais Populo n'arrive pas à trouver Mambo et le sauver: «Je tirais mes dernières forces de la rage qui me triturait le cœur. Car, ô saleté de vie, j'enrageais! Contre l'eau, contre tout! J'enrageais d'avoir un ami sans bras!²¹».

L'amitié que Populo éprouve pour Mambo est presque indicible. Il le cherche partout, et n'admet pas la disparition de son ami noyé: «Je sondais les fourrés, gravissais les talus, je m'aventurais dans la bananeraie. Là, je retrouvais le fossoyeur. Tous les jours l'individu creusait de nouvelles tombes. N'avait-il pas vu sortir d'un trou, demandai-je, un homme sans bras [...]»²².

Il n'y rien de plus efficace que la mort pour devenir un héros. La mort est la condition indispensable pour devenir un mythe et les fonctionnaires de la révolution le savent très bien: «Mambo plus que jamais est Mambo. [...] Le corps de Mambo, expliqua-t-il, peu importe son sort. Et d'ailleurs qu'aurait-il jamais pu vraiment faire de son corps, le manchot? C'est l'esprit de Mambo qui seul comptait et cet esprit dorénavant régnait partout [...] Les trente comités du morne du Trou, qui donc les avait suscités sinon l'esprit de Mambo? Et comme il était bien qu'un chef invisible rassemble les hommes et les mène, partout en même temps, sur la voie de la lutte finale! Un chef invisible, nulle police, aucune armée jamais ne pourraient l'arrêter!»²³.

Par contre les sentiments de l'ami sont tout à fait autres: «Mambo, je le sentais bien, je ne le verrais plus. Une étape de ma vie était close. Il était fini le temps où, jeunes hommes, nous vagabondions, courions les jupons et faisons le coup de feu. Fini le temps de jeter la panique dans les guinguettes et de grimper aux arbres. Désormais j'irais toujours flanqué de la même femme et je ferai seulement l'amour dans un lit»²⁴.

Populo ne peut et ne doit se servir de son ami manchot. Grâce à lui, par sa médiation, il est devenu adulte, il préfère se ranger dans l'ordre établi plutôt que de prospérer parmi les professionnels de la révolution.

La lucidité de Populo ressemble un peu à celle des personnages de *Fin de partie*:

«Hamm.—On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose?

Clov.—Signifier? Nous, signifier! (Rire bref.) Ah elle est bonne!²⁵».

²¹ *Ibidem*, p. 147.

²² *Ibidem*, p. 160.

²³ *Ibidem*, p. 164.

²⁴ *Ibidem*, p. 165.

²⁵ Samuel Beckett, *Fin de partie*, Minit, 1957, p. 49.

Les noms propres

Dans un autre article consacré à *La guerre blanche* de Detrez nous avons déjà signalé la portée accordée par l'auteur aux noms propres. Ici nous allons passer en revue ceux qui apparaissent dans *La lutte finale*.

Mambo est le nom sud-américain d'une danse à deux temps, apparentée à la rumba. Or Mambo, notre personnage, est un manchot, sans bras. On imagine mal un manchot en train de danser, alors que, avec son ami inséparable, ils aimaient bien «jeter la panique dans les guinguettes». Or on verra ce manchot entrer en danse et participer aux rebellions populaires de son bidonville. Le véritable prénom de Mambo était Mambuco et son non de famille Juca (Yuca, en espagnol). Or tout le monde sait que le yucca ou manioc c'est la culture des pauvres et qui sert d'aliment de plus de cinq cents millions d'habitants du tiers monde.

L'autre protagoniste s'appelle Populo José, nom bien expressif et symbolique de toute évidence.

La mère de Populo s'appelle Falbala et, en vérité, dans la vie du protagoniste elle ne semble pas avoir eu beaucoup plus d'importance qu'un simple ornement.

La première partenaire sexuelle de Populo s'appelle Dixième, tout simplement parce que sa mère a voulu appeler ainsi le produit numéro dix de son ventre²⁶.

Des noms donc choisis par l'auteur afin de souligner —peut-être— le caractère contingent de l'individu. Ce qui nous rappelle encore une fois des répliques de Beckett dans *Fin de partie*. «Maudit progéniteur», «Maudit fornicateur».

«Après tout je suis ton père. Il est vrai que si ce n'avait pas été moi ç'aurait été un autre²⁷», pour souligner le caractère fortuit et accidentel de la paternité, de toute relation humaine et de l'être humain lui-même. On est né par hasard et l'on connaît par hasard les êtres les plus importants de notre vie.

Bella est le nom d'une des femmes du bidonville. Sa fonction consiste à monter, pendant les orages, sur les toitures des baraques, généralement en tôle, pour les maintenir en place. «Bella n'aime pas les hommes. Elle se prétend vierge. Elle bouffe des bananes à longueur de journées et ne s'offre à peser sur les toitures que pour de l'argent. Vue de dos cette fille de trente ans me rappelle l'arrière du char qui représente l'apothéose du Saint-Sa-

²⁶ *La lutte finale*, p. 33.

²⁷ Samuel Beckett, *Fin de partie*, pp. 23, 24 et 76 respectivement.

crement, avec sa coupole et ses tentures gonflées de vent, lorsque la procession passe devant le reposoir dressé au pied de la butte. Vue de face, avec ses seins en dames-jeannes, qu'elle pose sur le comptoir de son ventre, Bella, enveloppant le tout dans une robe sac de couleur beige, a l'air d'une falaise²⁸.

L'image de Bella nous fait penser aux personnages du peintre Botero, mais aussi aux personnages de Fellini.

Il va sans dire que Bella semble être l'antithèse de la beauté.

Purissime est le prénom d'une nouvelle copine de Populo José. Prénom emprunté à la litanie de la vierge. Purissime se trouve aussi aux antipodes de son prénom: «Dans ses veines coulait un sang sauvage, toujours chaud. [...] A douze ans elle forniquait avec toutes sortes de garçons»²⁹. Imaginez un peu la suite de son curriculum (*cf.* pp. 67 et ss.).

Hyperréaliste, le récit de Detrez atteint des cotes de brutalité qui frôlent l'insupportable et l'atroce tel est le cas de l'histoire de Carla et de Tonio qui finit avec le meurtre de ce dernier par l'une des bandes du bidonville (pp. 76-77).

Les frères Jandarque qui portent ce nom d'origine française, ne le portent pas d'une manière innocente. L'auteur affuble de ce nom une famille qui aime la police: «Ils ouvrent la porte de leur baraque aux flics, leur versent à boire, les renseignent et leur prêtent, pour qu'ils s'amuse, leur sœur Edgarda»³⁰.

Djezaïr est le nom du pays d'asile où sont envoyés nos protagonistes. On dirait un pays imaginaire où l'on a déjà fait la révolution. Un pays d'utopie... un monde à l'envers, selon certains indices: «Nous avons découvert que, dans ce pays, les discoureurs tiennent à se faire applaudir avant de commencer»³¹.

Mais Djezaïr est identifiable —au moins partiellement—. En 1968 Detrez s'installe en Algérie où il a obtenu un poste d'enseignant. Djezaïr est un toponyme arabe qui signifie «île», «muraille»³². Et Alger, en arabe, est El Djezaïr. Dans le roman on sait (p. 117) que le pays et la ville s'appellent Djezaïr, et qu'elle «était toute blanche, cette ville, avec des coupoles, des tours étroites et hautes, des maisons elles aussi toutes blanches [...] Entre ces mai-

²⁸ *La lutte finale*, p. 47.

²⁹ *Ibidem*, p. 67.

³⁰ *Ibidem*, p. 85.

³¹ *Ibidem*, pp. 116-117.

³² Les utopies ont lieu très souvent dans des îles. Parfois les villes d'utopie sont entourées de murailles.

sons, dans des jardins, poussaient des orangers, des palmiers»³³. En plus dans cette ville les femmes ne se laissent pas voir: «Vivaient-elles comme des recluses, des condamnées, des malades»³⁴.

D'autres noms propres. Dans les plages de Djezaïr, nos amis finissent par rencontrer deux femmes. Elles sont françaises: «L'une s'appelait Quelle, l'autre Telle [...] Quelle et Telle dirigeaient une revue, écrivaient des livres». Telle et Quelle, l'une vaut l'autre, elles sont interchangeables et elles incarnent les intellectuels français avec leurs lieux communs révolutionnaires et prêts à imposer leurs critères et leurs valeurs à tout le monde: «Pour Quelle et pour Telle dédaigner les caleçons n'est pas sain. Privé de sous-vêtements le corps n'est pas nécessairement plus libre»³⁵ Elles, les visiteuses de ce Babel de réfugiés, offrent à Mambo et à Populo José deux livres qui s'intitulent: «Réflexion sur la théorie de la pratique (ouvrage de Quelle) et Réflexion sur la pratique de la théorie (ouvrage de Telle)». Detrez se gausse sans détours de ces révolutionnaires de pacotille. Avant de partir pour Guanabara, notre protagoniste dit: «J'ai emballé les livres de Telle et de Quelle avec les caleçons. Ils se trouvent rangés dans le fond de ma valise. Ces objets sont disponibles. Je n'y tiens pas. On peut me les demander»³⁶.

Nous ne voulons pas omettre le nom du bidonville, choisi exprès pour l'occasion: le Trou. «Nous sommes dans un trou» dira un des personnages de Beckett³⁷.

Mais malgré la critique et la satire qui imprègnent les pages de ce roman, l'humour y est toujours présent. Dans cet univers qui pue l'injustice, les noms et les personnages contribuent à mettre du pittoresque, de la couleur et de la magie dans un roman plein de vie et de fraîcheur.

La révolution, ses fonctionnaires, ses dogmes et ses rites

Attrapé et ensorcelé par le Brésil et le tiers monde, Detrez situe son roman dans un espace et dans un temps reconnaissables. Théoricien et militant de gauche il sera arrêté, emprisonné, expulsé et condamné. Mais Detrez, qui a d'abord perdu la foi catholique, vers 1971 commence à croire de moins en moins aux idées politiques qu'il a professées jusqu'au présent. C'est pourquoi il nous laissera facilement entrevoir dans ses romans l'autocritique de son passé. Il s'en prend à son passé pour ridiculiser les dogmes, les méthodes, les attitudes, le cérémonial... de la théorie et la pratique révolu-

³³ *Ibidem*, pp. 117-118.

³⁴ *Ibidem*, p. 123.

³⁵ *Ibidem*, p. 137.

³⁶ *Ibidem*, p. 139.

³⁷ Samuel Beckett, *Fin de partie*, p. 56.

tionnaires. Nous mettant à la place des récepteurs de la «bonne nouvelle» et de son salut subséquent, nous mettant devant les miroirs déformants, le ridicule et la dérision s'intensifient et augmentent.

Comme toujours dans l'histoire de l'humanité, le salut vient du dehors: Un beau jour des inconnus, des étudiants débarquent dans le bidonville pour aider les gens, parler de football et passer des lectures aux sous-développés pour que «diplômés et taudisards, savants et ouvriers [...] tous ensemble, hommes du peuple et amis du peuple³⁸» entreprennent la lutte finale. On connaît la musique et on connaît aussi les paroles:

«Ce jeune homme était sale: Il portait une courte barbe, avait les cheveux gras, mais sur son pantalon flottait une jolie chemise bleue avec des poches de poitrine et des boutons blancs: Il était chaussé de mocassins jaunes, plus jolis encore que la chemise.

—Oh! monsieur, quels beaux souliers! lui ai-je dit.

—Camarade! a-t-il coupé, appelle-moi camarade.

—Euh... eh bien, camarade, vous avez des souliers...

—De bourgeois, je le sais, m'interrompt encore l'étudiant. Mais est-ce ma faute? C'est ma salope de mère qui me les a payés. Elle est folle c'est la quatrième paire cette année et on n'est qu'au mois de mars, j'en ai marre!³⁹.

L'aliénation, les masses, la théorie et la pratique révolutionnaires, la dictature du prolétariat... ce sont autant de concepts objet de dérision.

A propos de la dictature du prolétariat, je voudrais envoyer le lecteur à un autre roman de Detrez intitulé *La guerre blanche*, où il égrène des idées originales. La dictature du prolétariat est déjà un fait accompli: «Pas comme prévu, bien sûr; d'une façon moderne, industrielle, plus technique. La classe ouvrière aujourd'hui impose à tout le monde ses goûts, ses curiosités, ses bruits. Le ménage des travailleurs Cliquet tous les soirs, dicte à l'immeuble entier sa musique et son programme de télévision⁴⁰».

Lors de la semence de la bonne nouvelle il est question de la soi-disant convergence entre l'Université et les masses. «La masse, c'est également notre nom, quand on nous additionne. Ainsi un sous-développé plus un autre sous-développé, par exemple le manchot et moi, ça peut faire déjà une masse, une petite, mais enfin il faut bien commencer⁴¹».

Parmi les mots sacrés et les dogmes les plus orthodoxes se trouve celui de l'aliénation, qui est la traduction en français du mot allemand Entfrem-

³⁸ *La lutte finale*, p. 40.

³⁹ *Ibidem*, pp. 40-41.

⁴⁰ *La guerre blanche*, p. 22. Cf. aussi pp. 69-70.

⁴¹ *La lutte finale*, p. 42.

dung utilisé par Marx et qui exprime la situation des individus qui, en raison de leurs conditions économiques, religieuses, etc. cessent de s'appartenir et deviennent esclaves des choses et du progrès qui se retourne contre eux. Mambo et Populo José avant l'arrivée des étudiants avaient déjà leur lecture clandestine, mais l'étudiant «dès qu'il en vit le titre il lâcha encore un mot neuf. Cette fois je l'ai retenu ce mot: Le garçon l'a répété sur tous les tons, furieusement "La liénation!, la liénation!, la liénation!..."» cria-t-il. Ces *Commentaires sur l'Histoire de la Patrie*, ce n'était pas un ouvrage de combat, c'était un ouvrage de liénation⁴²».

Toute une génération a tristement connu les incursions idéologiques dans le domaine de la littérature et de l'art en général, les corsets du réalisme socialiste vont s'imposer même parmi beaucoup d'intellectuels de gauche. Les dogmes sont des attentats à la lucidité et à la raison. Une fois qu'ils ont fait pousser des racines il est très difficile de les déraciner. C'est pourquoi c'est n'est pas facile ni évident de faire que les gens cessent de croire que la prière ne peut pas arrêter les forces de la nature: «Aucune prière n'a jamais empêché un terrain de remuer» s'écriera le protagoniste de *La Lutte finale*⁴³.

Que la littérature ou l'art ne feront pas bouger la moindre réalité n'est pas non plus évident. On continue encore à en discuter.

Alors que faire? Pour se préparer pour le combat et la lutte finale il faudra s'instruire. Les étudiants vont passer à nos apprentis révolutionnaires deux livres: *Que faire?* de Lénine et *La Révolution sexuelle* de W. Reich. «C'était un titre court, deux mots secs et claquant: *Que faire?* Celui qui l'avait écrit était russe et les Russes avec ce livre avaient déclenché, poursuivi et mené à son terme la lutte finale, après quoi dans le pays tout le monde porta des chaussures. L'autre ouvrage, à demi brûlé. Avait conservé une partie de sa couverture et les cent cinquante premières pages. Son auteur portait un nom allemand et le bouquin s'appelait —Dieu si je m'en souviens— *La Révolution sexuelle*»⁴⁴.

Cela, vu avec du recul et dès à présent, nous montre le ridicule le plus cuisant de ce qu'on appelait à l'époque le socialisme réel. Et que dire de l'autre titre quand on a lu les quarante premières pages du roman? Le pro-

⁴² *Ibidem*, p. 42.

⁴³ *Ibidem*, p. 81. Voici la citation complète: «Chaque année les chutes d'eau changent les venelles du morne en ruisseaux. Les marches s'affaissent. Les escaliers s'aplanissent. Les pentes se creusent, deviennent des rigoles [...] Les femmes restent, pour la plupart, confinées chez elles, attendant que le pluies cessent, et elles prient. Purissime, elle, préfère dormir ou faire l'amour. Aucune prière n'a jamais empêché un terrain de remuer. Sa tante Josefa, son oncle et ses huit cousines ont eu beau réciter le rosaire: le versant du morne où ils vivaient a croulé, par une nuit d'orage, comme un château de sable».

⁴⁴ *Ibidem*, pp. 42-43.

tagoniste lui-même le constatera quelques pages plus loin «La révolution sexuelle de cet auteur-là me semblait encore plus compliquée que toutes celles que, de moi-même, spontanément, j'avais tenté d'accomplir: dans le manguiier, l'eucalyptus, le figuier et ensuite dans la bananeraie [...] J'avais essayé d'innover, d'abolir l'ignorance, la routine et la peur»⁴⁵.

La lecture des deux livres devient incompréhensible: «Comment un savoir qui demeure obscur pourrait nous pousser dans la voie lumineuse (prétendent les étudiants) de la victoire»⁴⁶.

Le rire se fraie son chemin à travers les jeux de mots. Le titre déclenche la dérision: «On n'en a que faire», «pour quoi faire», «ceux qui ne savent plus qu'y faire», «nous, la masse, qui ne comprenions plus ce que nous faisons là», «ceux qui ne savaient que faire se disaient qu'à ce train-là plus personne bientôt ne ferait rien du tout», «amis ou ennemis du *Que faire?* On serait faits. Comme des rats. La police alertée par les cris, saurait bien, elle, ce qu'il convient de faire»⁴⁷.

Au milieu de l'orage intellecto-révolutionnaire de pacotille éclate un véritable orage sur le bidonville. La réalité, qui n'a pas beaucoup à voir avec les livres, s'impose. Il faudra se mettre sur les toitures des baraques pour que les tôles ne s'envolent pas. La véritable histoire du bidonville est tout à fait autre: disputes pour le meurtre d'un coq, vol d'un soutien-gorge, vengeances, du sexe encore, justice indépendante, etc.

Mais revenons à la révolution et à son mode d'emploi. Comme les gens se montrent réticents et ne veulent pas s'engager dans la lutte finale, les étudiants font appel à des spécialistes: des messieurs qui «portent même un nom spécial. Ces sortes d'ausculteurs de foule, ce sont si je transcris bien (le garçon chuinte si fort!) des "chochologues", ou "chiochiologues", enfin quelque chose comme ça. Seulement, nous, au bidonville, on ne dispose pas plus de chochologues (ou chiochiologues) que de vétérinaires (aussi toutes les bêtes malades crèvent-elles: les chiens, les rats, les moineaux...)»⁴⁸.

Le bistouri de Detrez fait des incisions un peu partout. Les sociologues sont des porteurs du salut venant de l'extérieur, des quartiers qui vivent dans l'aisance et qui se déguisent en prolétaires: «Un bon chochologue pour mieux s'infiltrer, se faire admettre par la masse, la toucher, n'ignore pas qu'il doit lui ressembler. Les experts portaient donc, femmes comprises, des bleus de travail. Les tenues luisaient de nouveauté, mais bientôt, ont-ils promis, ils

⁴⁵ *Ibidem*, p. 59.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 45.

⁴⁷ *Ibidem*, pp. 45-46.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 96.

le saliraient [...] Ils désiraient *épouser* (c'est ce qu'ils ont dit) notre existence: devenir prolétaires⁴⁹».

La moquerie de Detrez continue et les scènes qu'il imagine côtoient le comique chaplinesque. Etant donné qu'il est impossible de trouver un travail là où il n'y a pas de travail, les sociologues inventent donc, un travail bidon: «Les aspirants ouvriers ont entrepris de casser des pierres [...] Seul comptait le spectacle et là, les chochologues brillaient». A la vue du travail les prolétaires viendraient, «et ils sont venus, les prolétaires, plus nombreux et plus rapidement que les chochologues l'avaient espéré mais pour des raisons imprévues: les casseurs de rocs avaient criblé de projectiles les baraques»⁵⁰. La suite n'est pas moins cocasse.

On a déjà parlé de Djezaïr qui symbolise un pays du socialisme réel. Detrez s'en prend également aux intellectuels européens qui tranquilisent leur mauvaise conscience en rendant visite aux exilés politiques qui se trouvent au Djezaïr: «Ces visiteurs nous aimaient, entendait-on dire, d'un amour international. Ils vibraient quand le tiers monde célébrait ses victoires. Ils pleuraient de vraies larmes, internationales elles aussi, lorsque ses combattants perdaient»⁵¹.

Mais Detrez n'en démord pas si facilement. «Plus grands que nous, mieux bâtis, nourris depuis toujours avec du lait de vache et de la viande de cheval, ils étaient, ces étrangers, potelés, avaient le teint rose, le poil généralement blond. D'une certaine manière tous ressemblaient à des femmes mais ils démontraient avoir une âme de guerrier: Ces guerriers venaient de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Helvétie. La troupe la plus nombreuse, la plus bruyante était celle des Français»⁵².

La gauche européenne de l'époque militait à force de manifestations et de meetings. Ces cérémonies laïques comportaient toute une liturgie réglée: orateurs, discours, slogans, banderoles, etc. Tout y est ridiculisé: «Les Français ont convoqué un meeting en faveur des résistants fantomatiques de Guanabara. Ils ont demandé à l'un de nous de préparer un discours». Mais «au bidonville du Trou, quand on ouvre la bouche c'est pour s'engueuler, lancer des plaisanteries, chuchoter à l'oreille des femmes des mots d'amour ou des cochonneries. Concernant les luttes on manque terriblement de phrases»⁵³.

⁴⁹ *Ibidem*, pp. 96-97.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 98.

⁵¹ *Ibidem*, p. 126.

⁵² *Ibidem*, p. 126.

⁵³ *Ibidem*, p. 128.

Nous avons déjà évoqué les personnages de Telle et de Quelle qui symbolisent la gauche intellectuelle européenne et française et ses poncifs. Il faut se politiser. Théorie et pratique. Discussions: «Discuter!, encore discuter! Est-ce que tous les européens ne songent qu'à discuter?»⁵⁴.

Si la théorie révolutionnaire pose des problèmes, il en est de même avec la praxis. On élabore un plan d'action pour enlever le recteur de l'Université, un certain colonel Maga: «Hélas! l'éboueur, qui avait pris le volant se trompa de porte [...] il fit irruption sur le parvis de la Bibliothèque: Les lecteurs qui s'y apprêtaient à y entrer ont poussé des cris, se sont affolés, ont renversé le globe terrestre [...] Les bidasses sautant du véhicule se sont fait malmener par les étudiants, qui naturellement les prenaient pour de vrais militaires. Là-dessus sont intervenus les vigiles, d'authentiques patrouilleurs ceux-là, munis de leurs mitraillettes»⁵⁵.

Et lors de la première expérience attaquant la maison des Jandarque la pratique révolutionnaire n'a pas plus marché non plus. Quelqu'un a trahi. Les indicateurs et la police même avaient été avertis: «Des soldats ont surgi de partout, nous ont désarmés. Ils ont fait prisonniers tous les survivants, à l'exception des deux chochologues qui s'étaient sauvés, avec le chef, au premier coup de feu»⁵⁶.

Dimension cinématographique du roman

Nous avons eu immédiatement l'impression que le roman était construit comme un film. En exergue le roman porte une citation de P.P. Pasolini poète cette fois-ci. Roman donc avec des chapitres assez courts —de véritables séquences filmiques.

Le premier chapitre semble être une vision spectrale tirée du *Satiricon* de Fellini. Le protagoniste tombe dans un trou. Il essaie de s'en sortir et symbolise ainsi, en petit, l'histoire totale du récit. Le trou est une mise en abyme du Trou. Les mots sans cesse répétés et récurrents sont: ordures, fosse, glaise, tombe, morts, avortons, fœtus, détritrus, sépulture, dépotoir, etcétera.

Un dialogue dans une scène qui nous rappelle encore une fois Beckett. La scène nous montre un misérable volé par deux vieillards encore plus misérables. Un cadavre vivant sortant d'un trou. Mise en scène qui est une mise en abyme: le misérable protagoniste du roman sera-t-il capable de sortir du Trou —son lieu d'habitation et sa situation existentielle?—.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 136.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 65.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 108.

Récit sur le fil du rasoir du farfelu et de l'hyperréalisme. Une espèce de naturalisme mais sans déterminisme parce que l'univers créé par Detrez est toujours ouvert à l'imprévu, à la liberté, à l'idéalisme même. La critique occidentale préfère parler de réalisme magique. D'autres disent que magique est en trop et préfèrent parler de réalisme tout court. Comme disait Sartre, l'acte d'imagination —je cite par cœur— est déjà un acte magique.

L'écriture de Detrez est très effective, très séduisante et très visuelle. Et nous nous sommes tout le temps posé la question des possibilités du passage au cinéma. C'est pourquoi nous allons nous arrêter sur quelques scènes qui nous évoquent des séquences filmiques:

«Les clients, divisés en deux camps, se sont empoignés. La mêlée devint générale. On cassait des verres, on secouait les meubles. La buvette, construite sur pilotis, tremblait [...] Il fallut que la baraque, trop violemment agitée, se mette de guingois pour que tous comprennent le danger qu'il y avait à s'envoyer les uns les autres contre les parois. Et chacun a déguerpi, craignant qu'elle se détache du coteau, qu'elle dévale le morne, atterrisse avec ses occupants dans le dépotoir»⁵⁷.

Scène donc qui est un mélange de Charlot dans *La ruée vers l'or* et des traditionnelles bagarres au saloon des westerns.

On veut imaginer les possibilités filmiques de l'obsession du protagoniste pour faire l'amour sur les branches des arbres. Epatant d'ailleurs l'apprentissage sexuel d'un enfant de bidonville. Mais revenons aux arbres... chaque arbre a ses avantages et ses inconvénients à cet égard. Le sens de l'humour y est toujours présent: sur un eucalyptus c'est assez compliqué parce que les branches font des angles obtus et «on ne peut s'y asseoir à deux». Par contre sur le flamboyant «on s'y niche à l'aise», mais son «feuillage est très clairsemé [...] on y verrait forniquer des mouches»⁵⁸.

Mais il y a une scène qui est un véritable morceau de bravoure qui nous dit assez et du talent et de la magnifique prose de Detrez: Après la bagarre généralisée qui a eu lieu dans le bidonville du Trou à cause du vol du soutien-gorge⁵⁹ de Purissime, la femme de Populo José, tout le monde finit en prison. Et comme il n'y avait plus de place pour tous, quelques-uns sont envoyés dans un asile de fous. La scène que le narrateur va vivre avec les fous est vraiment farfelue. Il s'agit d'un gag très réussi du point de vue littéraire mais qu'on a envie de voir sur la scène, au théâtre ou à l'écran. L'unité du

⁵⁷ *Ibidem*, p. 54.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 37.

⁵⁹ «Jamais soutien-gorge n'a troublé la vie de tant de citoyens, mobilisé tant de fonctionnaires, agité tant de services et d'administrateurs». *Ibidem*, p. 86.

récit de Detrez est incontestable, mais en même temps chacun des chapitres pourrait fonctionner à lui seul comme une unité. Le chapitre dix en est la preuve.

Les fous obligent le protagoniste à faire, à tour de rôle: le chien, le chat, le singe, l'autobus, le vent et finalement Dieu: «—Fais Dieu!

—Je ne sais pas faire Dieu, ai-je opposé.

J'étais sincère. Comment jouer Dieu? Il n'est pas en mon pouvoir de causer des catastrophes, de répandre sur le monde des épidémies ou de déclencher des tremblements de terre, de semer la mort, la faim, de susciter à travers les pays des centaines de millions de grossesses...»⁶⁰.

Après beaucoup d'insistance de la part des fous, il finit par accepter de faire Dieu:

«Alors j'ai paniqué. Je m'étais avancé à la légère. J'avais joué sans réfléchir, je m'étais condamné à pratiquer l'impossible. Je voyais déjà les spectateurs, floués, hargneux, se jeter sur moi, m'écraser. J'ai cru que je n'en sortirais pas vivant quand soudain m'a traversé une inspiration: j'ai grimpé sur la table. Là, j'ai attiré à moi une chaise, l'ai dressée sur le meuble puis je me suis hissé sur la chaise. Du haut de cette montagne, j'ai ouvert ma braguette, j'ai sorti mon sexe, j'ai pissé, tout en pivotant avec lenteur et solennité, sur le cercle des créatures prosternées par terre autour de l'échafaudage. Je les arrosais, proclamant d'une voix aussi solennelle que l'était mon geste:

—Je pleus... je pleus... Dieu pleut...

La divine ondée cessant, les dingos sont restés encore un temps agenouillés, les paumes vers le ciel, le derrière sur les talons. Ils paraissaient écrasés d'admiration et même de crainte. Ils m'ont respecté. Depuis lors j'ai vécu avec eux sans devoir balayer la chambre ni faire la vaisselle ni transporter les ordures, jusqu'au jour où je me suis fait transférer de l'asile dans les caves de l'hôpital militaire»⁶¹.

Les niveaux de lecture sont évidemment plusieurs. La scène comporte une critique des croyances religieuses, leurs origines, l'origine de caste sacerdotale, les privilèges de cette caste etc. Mais comme toujours la critique des idéologies et des croyances et l'humour vont la main dans la main chez Detrez.

Pour conclure

La lecture de Detrez incommode très souvent. Le passé révolutionnaire de l'auteur, les dogmes auxquels il a adhéré, les poncifs qu'il a respectés, les rituels qu'il a pratiqués sont mis en question avec une grande lucidité. Mais

⁶⁰ *Ibidem*, p. 89.

⁶¹ *Ibidem*, pp. 90-91.

en même temps il manifeste une tendresse spéciale envers ces héros tragi-comiques qui vivent très intensément l'urgence de changer leurs vies. Les catégories abstraites et théoriques se montrent à la longue vaines, aveugles et vides.

Nous croyons que l'auteur de *Ludo*, *L'herbe à brûler*, *La lutte finale...* n'a pas trouvé dans la littérature et la critique belge et francophone la place qui lui revient pour des raisons qu'on a voulu laisser entrevoir.

Detrez croit au pouvoir des mots. Mais un pouvoir qui consiste peut-être à faire rêver, à nous consoler. Des mots qui nous font rêver, des mots qui nous consolent.

Des mots qui nous incitent à vivre, intensément, dangereusement. Des mots qui dans son roman sont un chant à la vie, à la spontanéité, à la rébellion... c'est pourquoi *La lutte finale* est comme une brûlure. On y trouve des mots drôles, émouvants, féroces, étonnants...

D'une certaine manière, Detrez s'adresse au lecteur au nom de ceux que la misère et l'injustice bâillonnent, au nom de ceux que la violence et le pouvoir musellent et tuent. Sous un état de siège, là où l'on veut que l'ordre règne et les libertés individuelles soient soumises au pouvoir politique, l'écriture de Detrez, comme un défi et contrepoint, fera régner le chaos, le désordre, la liberté et très souvent la débauche... tous des symptômes et des signes sans équivoque de la vie.

Detrez suscite l'envie de lire et de rire. Avec lui on récupère le plaisir de la lecture. On rit devant les miroirs déformants.